

## L'UTOPIE PACIFIQUE

---

*Cet article est extrait d'un livre de M. Raoul Frary : Le Péril national, qui produisit, lorsqu'il parut, il y a une douzaine d'années, une vive sensation. Bien des passages de ce livre sont toujours d'actualité, aussi avons-nous jugé intéressant d'en placer un des principaux chapitres sous les yeux de nos lecteurs.*

Parmi les hommes de ce temps, les uns regardent la guerre comme un fléau d'ancien régime, que fera bientôt disparaître le progrès des mœurs, des idées et de l'industrie; les autres estiment que c'est un mal dont la prochaine extinction n'est nullement certaine, mais auquel il ne faut ni trop songer, ni trop se préparer, sous peine de le provoquer. D'autres y voient une loi de notre nature, et n'aperçoivent aucun motif de ranger la paix perpétuelle parmi les dons que l'avenir réserve au genre humain. D'autres enfin vont plus loin encore; ils ne se contentent pas de croire que l'abolition définitive de la guerre n'a rien de vraisemblable; ils tiennent qu'elle n'a rien de désirable.

Ce vaste problème est intéressant à examiner, mais il serait téméraire de le vouloir résoudre : qui se flatte de deviner comment vivront, comment penseront nos arrière-neveux ? Certaines découvertes changent la face des choses et bouleversent les relations internationale. Celui qui trouverait l'art de diriger les ballons, ou de voyager en l'air de quelque façon que ce fût, ferait beaucoup pour la suppression des frontières, et peut-être même porterait une atteinte indirecte au régime de la propriété individuelle. Il ne faut jurer de rien. Mais on se moquerait d'un homme qui négligerait le soin de sa santé, sous prétexte que la médecine inventera un jour des remèdes contre toutes les maladies et des moyens infaillibles d'allonger la vie humaine. Il est permis de tout espérer, mais en attendant, il faut bien s'accommoder de ce qui est, et songer aux périls présents. Les plus séduisants utopistes ne laissent pas de vivre comme la foule des mortels : ce que nous supprimons dans nos rêves ne nous gêne pas moins dans la réalité.

On dit communément que les mœurs s'adoucissent. Il est vrai qu'on a supprimé la torture et les supplices raffinés; la peine de mort rencontre d'éloquents adversaires. Mais jamais on a autant célébré

l'adoucissement des mœurs qu'à la veille de la Révolution française et la Révolution française paya ses conquêtes de plus de sang que n'en versèrent les conquérants les plus insatiables. On préludait à la Terreur par des idylles sentimentales : aucun vœu n'a été mieux exaucé que celui du critique malin qui souhaitait de voir entrer un loup dans les bergeries de Florian. Le bel élan qui, en 1848, entraînait tous les cœurs vers un idéal de fraternité, aboutit aux journées de juin. L'antiquité n'offre rien de plus terrible que l'histoire de la semaine où finit la Commune. La bête féroce qui est au fond de l'homme se laisse assoupir : on n'a pas encore su la tuer. Elle a des réveils soudains, qui, d'âge en âge se ressemblent merveilleusement.

Ce n'est pas de quelques années, ni même de quelques siècles, que date cet amour du genre humain qui enivre les plus nobles âmes. Marc-Aurèle a là-dessus d'admirables paroles, dont les Germains de son temps ne se seraient pas moins moqués, s'ils les avaient connues, que leurs descendants ne se sont moqués de la proclamation de M. Victor Hugo. Ce qui était pour la philosophie ancienne le rêve des esprits d'élite fut pour le christianisme un sentiment fondé sur les dogmes essentiels de la religion. Le Christ voulait qu'il n'y ait plus qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur ; il donnait à ses disciples la mission d'enseigner tous les peuples. Nous n'avons pas dépassé l'ampleur de cette charité universelle : l'utopie humaine aura-t-elle plus de succès que l'utopie divine ? Du temps où le mot chrétienté ne désignait qu'une Eglise étroitement unie sous la houlette pontificale, la chrétienté fut déchirée par bien des guerres, et les évêques n'étaient pas toujours les derniers à endosser la cuirasse. Pourtant les liens de fraternité ne manquaient pas à ces peuples qui se confondaient dans une même croisade, qui se mêlaient aux portes de Rome, sur le chemin de Compostelle ou sous les murs de la Cité Sainte. Les ordres religieux, les ordres de chevalerie, étaient des instruments d'union ; le clergé régulier et séculier formait comme un organe commun à ce grand corps. Se battait-on moins pour cela entre chrétiens ?

Mais nos aïeux étaient barbares, et nous sommes civilisés. Phrase à double tranchant, que nos petits-neveux retourneront sans doute contre nous. Il faudrait prouver que les progrès de la civilisation sont toujours marqués par un affaiblissement de l'esprit guerrier : qui soutiendrait le soutenir pour le passé ?

Dira-t-on que l'idée d'en finir avec la guerre est une révélation récente dont les apôtres ont le droit de compter sur le succès ? Qu'ont-ils donc trouvé de nouveau ? Il y a bien un peu de naïveté dans l'éloquence de ceux qui découvrent que la guerre est une chose horrible, et qu'elle enlève les enfants à leurs mères. La nouveauté consisterait à tirer de cette observation incontestable une conclusion pratique. Que faire pour y parvenir ? Rabaisser la gloire des conqué-

rants ? C'est quelquefois la consolation des vaincus ; c'est surtout le passe-temps des rhéteurs. Déjà Boileau traitait Alexandre de fou, et forgeait des vers d'ailleurs assez plats sur la rage qui porte les hommes à s'entre-déchirer, tandis que les ours respectent les ours. Enseigner aux peuples l'amour de la paix, et en faire l'un des articles d'un catéchisme obligatoire ? Tout le monde ne croit pas à la vertu des catéchismes. Il faudrait du moins que toutes les nations se missent d'accord pour graver cette douce morale dans le cœur des enfants.

Rien ne contribue plus à nourrir l'illusion pacifique, si c'est une illusion, que l'espoir du prochain triomphe de la cause démocratique dans tout l'univers.

Les partis internationaux se figurent volontiers que leur victoire apaisera soudain toutes les querelles. Cela tient peut-être, dirait un sceptique, à ce que l'on croit aimer les autres peuples à force de haïr une partie de ses concitoyens. Ce fut d'ailleurs l'idée maîtresse de la Sainte-Alliance, et le rêve de Metternich, car les Metternich ont aussi leurs rêves.

Quelques optimistes affirment qu'à force de perfectionner les engins de guerre, on finira par rendre la guerre impossible, parce qu'elle deviendrait trop meurtrière. Ce n'est là qu'un propos de table. Il y a bien longtemps que les armes s'améliorent ; on ne tue pas pour cela plus de monde. Les anciens s'égorgeaient à l'arme blanche. Maintenant on se tue à distance, on s'éparpille et on se met à l'abri. Comparez le chiffre des morts au chiffre des combattants, dans les batailles des Romains et dans les nôtres, vous verrez que le plomb et la poudre coûtent moins de vies humaines que le fer et l'acier.

Dans certains banquets, on boit volontiers aux Etats-Unis d'Europe. Ce mot séduit parce qu'il rappelle un grand et heureux exemple. Mais les Etats-Unis d'Amérique ont traversé une rude crise, bien qu'à Richmond on parlât le même langage qu'à Washington, bien que les généraux du Sud eussent été longtemps les camarades de ceux du Nord. Dans les Etats-Unis d'Europe, il n'y aurait plus que des guerres civiles, mais il y en aurait sans doute. Ajoutons que cette fédération tant prêchée par des esprits généreux veut être précédée de quelques révolutions qui ne contribueraient peut-être pas à dompter les mauvais instincts de la nature humaine.

Ne peut-on pas du moins constituer des tribunaux d'arbitrage international ? De temps en temps quelques philanthropes invitent les gouvernements à entreprendre cette belle œuvre. Il nous semble même que des Assemblées politiques ont accueilli avec faveur ce vœu charitable. On n'est pas pour cela entré dans la voie ainsi tracée. Il y a bien quelques procès jugés par des tiers, mais ce sont des procès dont l'enjeu n'est pas assez gros pour soulever les passions. Quand une

querelle plus grave s'émeut, on a recours à d'autres moyens pour trancher le litige. Les arbitres, en pareil cas, risqueraient d'être maltraités, s'ils ne mettaient eux-mêmes la main sur la garde de leur épée. Or, c'est justement l'épée qu'il s'agit de supprimer. La procédure serait difficile à fixer, et l'exécution des arrêts se heurterait à maint obstacle. Au moyen âge, d'après les Assises de Jérusalem, ce code exemplaire de la féodalité, quand les barons rendaient la justice, les plaideurs mécontents appelaient de leur sentence en les appelant au combat. Cela pourrait bien arriver encore, le jour où les nations réunies formeraient une cour suprême, surtout si les membres de cette cour se trouvaient en désaccord, et le Dieu des armées serait chargé de dire le dernier mot, comme au temps où on lui rendait un culte plus officiel.

Mais, dit-on, les peuples se rapprochent : les chemins de fer rendent les voyages plus faciles et plus fréquents ; ils abrègent les distances ; le télégraphe les supprime. Les relations internationales sont de plus en plus actives. Les expositions universelles sont les fêtes communes du monde civilisé. Les congrès se multiplient. L'union des postes est un commencement de fédération. Déjà les capitaux n'ont plus de patrie. Les intérêts matériels contribuent plus vite et plus sûrement que le progrès des sentiments moraux à réunir les membres dispersés de la famille humaine, à rendre par conséquent la paix de plus en plus nécessaire, la guerre de plus en plus rare.

Tout cela est vrai, sauf la conclusion, qui est contestable. Les petites républiques de la Grèce étaient bien voisines les unes des autres. Le voyageur traversait plusieurs territoires en un jour. Les Grecs avaient une même langue, une même littérature, beaucoup d'institutions communes, telles que les jeux publics, l'oracle de Delphes, le tribunal des amphictyons. Tous ces liens ne les empêchèrent pas de se battre entre eux avec acharnement, tant qu'ils furent libres. Leurs haines n'étaient pas moins âpres, pour être des haines de voisins et de frères. On en peut dire autant des républiques italiennes du moyen âge. Les ingénieurs ne feront peut-être jamais que Paris et Berlin soient aussi proches que Thèbes et Athènes, que Pise et Florence, ces constantes ennemies.

Le développement des intérêts matériels rend les guerres plus coûteuses en apparence, non en réalité. On dépense davantage, parce qu'on est plus riche, mais on ne souffre pas plus. Dans les temps à demi barbares, les maux infligés étaient à la fois plus violents et plus circonscrits : cela fait compensation. Les régions envahies étaient livrées à la dévastation, le reste du pays s'en ressentait peu. Aujourd'hui, l'invasion cause une ruine moins complète et plus générale. De tout temps, il a existé de grands intérêts pacifiques ; de tout temps aussi, les passions belliqueuses ont eu leurs heures de triomphe.

Il ne faut pas croire non plus que les rivalités commerciales fortifient les sentiments d'amitié entre les peuples. C'est là un thème oratoire, un lieu commun pour les faiseurs de toasts. La guerre des tarifs se fait parfois à coups de canon, quand les décrets ne suffisent pas. On l'a déjà vu, on peut le voir encore.

La plupart des hommes ne fondent pas leur opinion sur une étude attentive des faits et des arguments, mais suivent un courant général qui les entraîne. Y a-t-il un grand courant d'idées et de sentiments qui entraîne aujourd'hui les peuples vers l'abolition de la guerre et l'établissement de la paix universelle ? Ce courant, s'il existe, est-il durable ?

Nous reconnaissons sans difficulté que le rêve pacifique est fort à la mode ; pour beaucoup de gens, c'est presque un dogme. Ceux qui croient le plus fermement à l'extinction du fléau admettent, il est vrai, qu'on n'y parviendra qu'après quelques bouleversements préliminaires. C'est comme si l'on disait qu'il n'y aura plus de tremblements de terre, après qu'une dernière secousse, violente, mais providentielle, aura jeté toutes choses dans un état d'équilibre stable. Ainsi en 1793, les plus fervents et les plus sincères apôtres de la fraternité humaine croyaient conquérir une sorte de paradis terrestre dans la lutte qu'ils soutenaient si vaillamment contre l'Europe. Quelques uns d'entre eux vécurent assez pour rabattre de leurs illusions.

Mais admettons l'existence et la force de ce courant ; rien ne prouve qu'il doive durer. Les sentiments populaires, en tant qu'ils dérivent d'une croyance religieuse, d'une doctrine philosophique, d'une découverte scientifique, suivent de loin les croyances, les doctrines, les découvertes. Les idées nouvelles font leur chemin avec une extrême lenteur. Il faut qu'elles remportent une pleine victoire dans les régions les plus élevées de l'atmosphère intellectuelle, avant qu'elles commencent à inspirer la conscience publique. Elles sont d'abord le privilège de quelques rares esprits, puis elles pénètrent par degrés, et non sans résistance, dans l'enseignement supérieur, dans l'enseignement secondaire, dans la littérature. Quand elles arrivent à dominer l'opinion, elles risquent fort d'être déjà refutées ou dépassées aux yeux des hommes qui sont les éclaireurs du genre humain. Quand elles parviennent à l'empire, leurs titres sont déjà contestables. A l'heure même de leur triomphe, ceux qui voient de loin peuvent prédire leur défaite lointaine, mais assurée. Aussi les tribuns, qui se prennent pour les avant-coureurs des peuples en marche, sont-ils souvent en retard sur les penseurs.

Les théories politiques et sociales qui exercent le plus d'influence sur le grand nombre, comme sur les écrivains populaires de notre temps, ont pour base commune la philosophie du xviii<sup>e</sup> siècle, philo-

sophie que les spiritualistes de l'école de Cousin continuèrent lorsqu'ils croyaient la combattre. Le principe de toutes les doctrines qui ont échauffé les précurseurs, les auteurs et les continuateurs de la Révolution française, c'est que l'homme est partout semblable à l'homme. Tous ont exagéré la puissance de l'éducation, et méconnu celle de l'hérédité. Tous ont tenu plus de compte des lois que des mœurs. Ils ont pensé que les barrières qui séparent et distinguent les hommes sont chose artificielle. Ils ont conclu de là qu'il était facile de rétablir l'égalité et de fonder la fraternité, et que notre espèce atteindrait le but marqué par Dieu ou par la nature, le jour où règneraient l'harmonie et la justice : l'harmonie qui remplace la rivalité par l'amour, la concurrence par la coopération ; la justice qui assure à chacun la satisfaction de ses besoins légitimes et qui atténue incessamment les inégalités incessamment produites par la naissance, par l'éducation, par la diversité des tempéraments et des caractères, par tout ce qu'on appelle le hasard ou la fortune.

(*A suivre.*)

RAOUL FRARY.

---